

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

14^e ANNÉE.

N. 2.

FÉVRIER 1871.



Étude sur la nature du Christ.

(Œuvres posthumes.)

(Voir les numéros de décembre 1870 et janvier 1871.)

VI. *Opinion des Apôtres.*

Jusqu'à présent nous nous sommes exclusivement appuyé sur les paroles mêmes du Christ, comme le seul élément péremptoire de convictions, parce qu'en dehors de cela, il ne peut y avoir que des opinions personnelles.

De toutes ces opinions, celles qui ont le plus de valeur sont incontestablement celles des apôtres, attendu qu'ils l'ont assisté dans sa mission, et que, s'il leur eût donné des instructions secrètes touchant sa nature, on en trouverait des traces dans leurs écrits. Ayant vécu dans son intimité, mieux que qui ce soit, ils devaient le connaître. Voyons donc de quelle manière ils l'ont considéré.

« O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : Vous savez
« que *Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre*
« *parmi vous* par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a
« faits par lui au milieu de vous. — Cependant vous l'avez crucifié, et
« vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, vous ayant
« été livré *par un ordre exprès de la volonté de Dieu* et par un dé-
« cret de sa prescience. — *Mais Dieu l'a ressuscité*, en arrêtant les
« douleurs de l'enfer, étant impossible qu'il y fût retenu. — Car
« David a dit en son nom : *J'avais toujours le Seigneur présent de-*
« *vant moi*, parce qu'il est à ma droite, afin que je ne sois pas
« ébranlé. — C'est pour cela que mon cœur s'est réjoui, que ma
« langue a chanté des cantiques de joie, et que ma chair même re-
« posera en espérance ; — parce que vous ne laisserez point mon
« âme dans l'enfer, et que vous ne permettrez point que votre Saint
« éprouve la corruption. — Vous m'avez fait connaître le chemin
« de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de vo-

« tre visage. » (*Actes des Ap.*, ch. II, v. 22 à 28. Prédication de saint Pierre.)

« Après donc qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et qu'il
« a reçu l'accomplissement de la promesse que le *Père lui avait faite*
« *d'envoyer le Saint-Esprit*, il a répandu cet Esprit Saint que vous
« voyez et entendez maintenant ; — car David n'est point monté
« dans le ciel ; — or, il dit lui-même : *Le Seigneur a dit à mon Sei-*
« *gneur* : Asseyez-vous à ma droite, — jusqu'à ce que j'aie réduit
« vos ennemis à vous servir de marchepied. — Que toute la maison
« d'Israël sache donc très-certainement que *Dieu a fait Seigneur et*
« *Christ ce Jésus que vous avez crucifié.* » (*Actes des Ap.*, ch. II,
v. de 33 à 36. Prédication de saint Pierre.)

« Moïse a dit à nos pères : le Seigneur votre Dieu *vous suscitera*
« *d'entre vos frères un prophète comme moi* ; écoutez-le en tout ce
« qu'il vous dira. — Quiconque n'écouterà pas ce prophète sera
« exterminé du milieu du peuple.

« C'est pour vous premièrement que *Dieu a suscité son Fils*, il
« vous l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun se convertisse de
« sa mauvaise vie. » (*Actes des Ap.*, ch. III, v. 22, 23, 26. Pré-
dication de saint Pierre.)

« Nous vous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël,
« que c'est par le nom de notre Seigneur *Jésus-Christ de Nazareth*,
« lequel vous avez crucifié, et que *Dieu a ressuscité* d'entre les
« morts ; c'est par lui que cet homme est maintenant guéri comme
« vous le voyez devant vous. » (*Actes des Ap.*, ch. IV, v. 10. Pré-
dication de saint Pierre.)

« Les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont unis
« ensemble contre le *Seigneur* et contre *son Christ*. — Car Hérode
« et Ponce-Pilate avec les Gentils et le peuple d'Israël se sont vrai-
« ment mis ensemble dans cette ville contre votre saint *Fils Jésus*,
« que vous avez consacré par votre onction, pour faire tout ce que
« votre puissance et votre conseil avaient ordonné devoir être fait. »
(*Actes des Ap.*, ch. IV, v. 26, 27, 28, Prière des Apôtres.)

« Pierre et les autres apôtres répondirent : Il faut plutôt obéir à
« Dieu qu'aux hommes. — Le Dieu de nos Pères *a ressuscité Jésus*
« *que vous avez fait mourir en le pendant sur le bois.* — *C'est lui que*
« *Dieu a élevé par sa droite* comme étant le prince et le sauveur,
« pour donner à Israël la grâce de la pénitence et la rémission des
« péchés. » (V. *Actes des Ap.*, ch. V, v. 29, 30, 31. Réponse des
Apôtres au grand prêtre.)

« C'est ce Moïse qui a dit aux enfants d'Israël : Dieu vous sus-
« citera d'entre vos frères *un prophète comme moi*, écoutez-le.

« Mais le Très-Haut n'habite point dans des temples faits par la
« main des hommes, selon cette parole du prophète : — Le ciel
« est mon trône, et la terre est mon marchepied. Quelle maison me
« bâtirez-vous, dit le Seigneur ? et quel pourrait-être le lieu de mon
« repos ? (*Actes des Ap.*, ch. VII, v. 37, 48, 49. Discours d'E-
tienne.)

« Mais Etienne étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux
« au ciel, vit la gloire de Dieu, et *Jésus qui était debout à la droite*
« *de Dieu*, et il dit : Je vois les cieux ouverts, et *le Fils de l'homme*
« qui est debout à la droite de Dieu.

« Alors jetant de grands cris, et se bouchant les oreilles, ils se
« jetèrent sur lui tous ensemble ; — et l'ayant entraîné hors des
« murs de la ville, ils le lapidèrent ; et les témoins mirent leurs vê-
« tements au pied d'un jeune homme nommé Saül (plus tard saint
« Paul). — Ainsi ils lapidaient Etienne, et il invoquait Jésus, et di-
« sait : Seigneur Jésus, *recevez mon Esprit*. (*Actes des Ap.*, ch. VII,
v. de 55 à 58. Martyre d'Etienne).

Ces citations témoignent clairement du caractère que les apôtres attribuaient à Jésus. L'idée exclusive qui en ressort est celle de sa subordination à Dieu, de la constante suprématie de Dieu, sans que rien n'y révèle *une pensée d'assimilation quelconque de nature et de puissance*. Pour eux Jésus était un *homme prophète*, choisi et béni par Dieu. Ce n'est donc pas parmi les apôtres que la croyance à la divinité de Jésus a pris naissance. Saint Paul, qui n'avait pas connu Jésus, mais qui, d'ardent persécuteur devint le plus zélé et le plus éloquent disciple de la foi nouvelle, et dont les écrits ont préparé les premiers formulaires de la religion chrétienne, n'est pas moins explicite à cet égard. C'est le même sentiment de deux êtres distincts, et de la suprématie du Père sur le fils.

« Paul, serviteur de Jésus-Christ, apôtre de la vocation divine,
« choisi et destiné pour annoncer l'évangile de Dieu, — qu'il avait
« promis auparavant par ses prophètes dans les écritures saintes,
« — *touchant son fils, qui lui est né, selon la chair, du sang et de*
« *la race de David* ; — qui a été prédestiné pour être fils de Dieu
« dans une souveraine puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la
« résurrection d'entre les morts ; touchant, dis-je, Jésus-Christ
« notre Seigneur ; — par qui nous avons reçu la grâce de l'apos-
« tolat, pour faire obéir à la foi toutes les nations par la vertu de son

« nom ; — au rang desquelles vous êtes aussi, comme ayant été
« appelés par Jésus-Christ ; — à vous qui êtes à Rome, qui êtes
« chéris de Dieu, et appelés pour être saints ; *que Dieu notre Père,*
« *et Jésus-Christ notre Seigneur* vous donnent la grâce et la paix.»
(*Romains*, ch. I, v. de 1 à 7.)

« Ainsi étant justifiés par la foi, ayons la paix *avec Dieu par Jésus*
« *Christ* notre Seigneur.

« Car pourquoi, lorsque nous étions encore dans les langueurs
« du péché, Jésus-Christ est-il mort pour des impies comme nous
« dans le temps *destiné de Dieu*?

« Jésus-Christ n'a pas laissé de mourir pour nous dans le temps
« *destiné de Dieu*. Ainsi étant maintenant justifiés par son sang,
« nous serons à plus forte raison délivrés *par lui de la colère de Dieu*.

« Et non-seulement nous avons été réconciliés, mais nous nous
« glorifions même *en Dieu par Jésus-Christ* notre Seigneur, par qui
« nous avons obtenu cette réconciliation.

« Si par le péché d'un seul plusieurs sont morts, la miséricorde
« et le don de Dieu se sont répandus à plus forte raison abondam-
« ment sur plusieurs par la grâce *d'un seul homme, qui est Jésus-*
« *Christ*. (*Romains*, ch. V, v. 1, 6, 9, 11, 15, 17.)

« Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; HÉRI-
« TIERS *de Dieu* et CO-HÉRITIERS *de Jésus-Christ*, pourvu toutefois
« que nous souffrions avec lui. (*Romains*, ch. VIII, v. 17.)

« Si vous confessez de bouche que Jésus-Christ est le Seigneur
« et si vous croyez de cœur que *Dieu l'a ressuscité* d'entre les
« morts, vous serez sauvés.» (*Romains*, ch. X, v. 9.)

« Ensuite viendra la consommation de toutes choses, *lorsqu'il*
« *aura remis son royaume à Dieu, son Père*, et qu'il aura détruit
« tout empire, toute domination, toute puissance, — car Jésus-
« Christ doit régner jusqu'à ce que son Père ait mis tous ses en-
« nemis sous les pieds. — Or, la mort sera le dernier ennemi qui
« sera détruit ; car l'Écriture dit que Dieu lui a mis tout sous les
« pieds et lui a tout assujetti, il est indubitable qu'il faut en
« excepter *celui qui lui a assujetti toutes choses*. — Lors donc que
« toutes choses auront été assujetties au Fils, *alors le Fils sera lui-*
« *même assujetti à celui qui lui aura assujetti toutes choses*, afin
« que Dieu soit tout en tous.» (I^{re} *Corinthiens*, ch. XV, v. de 24
à 28.)

« Mais nous voyons que Jésus, qui avait été rendu, pour un peu de
« temps, inférieur aux anges, a été couronné de gloire et d'honneur,

« à cause de la mort qu'il a soufferte; Dieu, par sa bonté, ayant
« voulu qu'il mourût pour tous, — car il était bien digne de Dieu,
« pour qui et par qui sont toutes choses, que, voulant conduire à
« la gloire plusieurs enfants, il consommât et *perfectionnât par la*
« *souffrance*, celui qui devait être le chef et l'auteur de leur salut.

« Aussi celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, *viennent*
« *tous d'un même principe*; c'est pourquoi il ne rougit point de les
« appeler *ses frères*, — en disant : J'annoncerai votre nom à mes
« frères; je chanterai vos louanges au milieu de *l'assemblée de*
« *votre peuple*. — Et ailleurs : je mettrai ma confiance en lui. Et
« en un autre lieu : me voici avec *les enfants que Dieu m'a donnés*.

« C'est pourquoi il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères,
« pour être *envers Dieu* un pontife compatissant et fidèle en son
« ministère, afin d'expier les péchés du peuple. — Car c'est des
« peines et des souffrances mêmes, par lesquelles il a été tenté et
« éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont
« aussi tentés. (*Hébr.*, ch. II, v. de 9 à 13, 17, 18.)

« Vous donc, mes saints frères, qui avez part à la vocation cé-
« leste, considérez Jésus, qui est *l'apôtre et le pontife* de la reli-
« gion que nous professons; — qui est fidèle à *celui qui l'a établi*
« *dans cette charge*, comme Moïse lui a été fidèle en toute sa mai-
« son; — car *il a été jugé digne* d'une gloire d'autant plus grande
« que celle de Moïse, que celui qui a bâti la maison, est plus esti-
« mable que la maison même; car il n'y a point de maison qui n'ait
« été bâtie par quelqu'un. Or, celui qui est l'architecte et *le créa-*
« *teur de toutes choses, est Dieu.* » (*Hébr.*, III, v. de 1 à 4.)

VII. — *Prédiction des prophètes concernant Jésus.*

Outre les affirmations de Jésus et l'opinion des apôtres, il est un témoignage dont les plus orthodoxes des croyants ne sauraient contester la valeur, puisqu'ils en excipent constamment comme d'un article de foi; c'est celui de Dieu lui-même; c'est-à-dire, celui des prophètes, parlant sous l'inspiration et annonçant la venue du Messie. Or, voici les passages de la Bible considérés comme la prédiction de ce grand événement.

« Je le vois, mais non pas maintenant; je le regarde, mais non
« pas de près; une étoile est procédée de Jacob, et un sceptre s'est
« élevé d'Israël, et il transpercera les chefs de Moab, et il détruira
« tous les enfants de Seth. » (*Nombres*, XXIV, v. 17.)

« Je leur susciterai un prophète, comme toi, *d'entre leurs frères*,

« et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira *ce que je*
« *lui aurai commandé.* Et il arrivera que quiconque n'écouterà pas
« les paroles *qu'il aura dites en mon nom,* je lui en demanderai
« compte. » (Deutéronome, XVIII, v. 18, 19.)

« Il arrivera donc, quand les jours seront accomplis pour t'en
« aller avec tes pères, que je ferai lever ta postérité après toi, *un*
« *de tes fils,* et j'établirai son règne. Il me bâtira une maison, et
« j'affirmerai son trône à jamais. *Je lui serai père et il me sera fils;*
« et je ne retirerai pas ma miséricorde de lui, comme je l'ai retirée
« d'avec celui qui a été avant toi, *et je l'établirai* dans ma maison
« et dans mon royaume à jamais, et son trône sera affermi à ja-
« mais. » (I, Paralipomènes, XVII, v. de 11 à 14.)

« C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe.
« Voici : une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on
« appellera son nom Emmanuel. » (Isaïe, VII, v. 14.)

« Car l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire
« a été posé sur son épaule, et on appellera son nom, l'Admirable,
« le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, le Père de l'éternité, le
« Prince de la paix. » (Isaïe, IX, v. 5.)

« Voici *mon serviteur,* je le soutiendrai; *c'est mon élu, mon dme*
« *y a mis son affection; j'ai mis mon Esprit sur lui;* il exercera la
« justice parmi les nations.

« Il ne se retirera point, ni ne se précipitera point, jusqu'à ce
« qu'il ait établi la justice sur la terre, et les êtres s'arrêteront à sa
« loi. » (Isaïe, XLII, v. 1 et 4.)

« Il jouira du travail de son âme, et il en sera rassasié; et *mon*
« *serviteur* juste en justifiera plusieurs, par la connaissance qu'ils
« auront de lui, et lui-même portera leurs iniquités. » (Isaïe, LIII,
v. 11.)

« Réjouis-toi extrêmement, fille de Sion; jette des cris de ré-
« jouissance, fille de Jérusalem! Voici : ton roi viendra à toi, juste
« et sauveur humble, et monté sur un âne, et sur le poulain d'une
« ânesse. Et je retrancherai les chariots de guerre d'Ephraïm, et les
« chevaux de Jérusalem, et l'arc du combat sera aussi retranché,
« et le roi parlera de paix aux nations; et sa domination s'étendra
« depuis une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux
« bouts de la terre. » (Zacharie, IX, v. 9, 10.)

« Et il (le Christ) se maintiendra, et il gouvernera parla force de
« l'Éternel, et avec la magnificence du nom de l'Éternel son Dieu.
« Et ils reviendront, et maintenant il sera glorifié jusqu'aux bouts

« de la terre, et c'est lui qui fera la paix. » (Michée, V, v. 4.)

La distinction entre Dieu et son envoyé futur est caractérisée de la manière la plus formelle; Dieu le désigne comme *son serviteur*, par conséquent son subordonné; rien, dans ses paroles, qui implique l'idée d'égalité de puissance ni de consubstantialité entre les deux personnes. Dieu se serait-il donc trompé, et les hommes venus *trois siècles* après Jésus-Christ auraient-ils vu plus juste que lui? Telle paraît être leur prétention.

(A continuer.)

ALLAN KARDEC.

Variétés.

LE SPIRITISME CHEZ LES PEAUX-ROUGES.

M. Johnson, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur la vie et les mœurs des Indiens, raconte ainsi ses observations personnelles dans une lettre adressée au journal *The Detroit Daily Tribune*, dont il a été un des correspondants estimés :

« J'énumérais, dans ma dernière lettre, les différents pouvoirs exercés par les Indiens — *Ches-a-Kees* — (conjurateurs); je dois ajouter, à ceux que j'ai déjà cités, celui d'influencer à distance, soit pour le bien, soit pour le mal, la volonté des autres Indiens. Ce pouvoir est fréquemment exercé par eux dans la destruction du bien d'autrui, ainsi que dans les rivalités entre guerriers, chasseurs et amoureux. Ils prétendent aussi que cette influence peut également s'exercer sur des objets matériels, tels que fusils, engins de chasse, etc., etc., et ce n'est, disent-ils, que par l'intermédiaire d'influences spirituelles contraires que le charme peut être rompu.

« Ils possèdent aussi un charme très-puissant pour se faire aimer des femmes; chaque guerrier est muni d'un sachet d'amour, qui consiste dans une peau de martre contenant les poudres d'amour préparées par le *Grand Droguiste*. Si on répand une pincée de cette poudre sur les cheveux ou sur les vêtements d'une femme, elle se met aussitôt à soupirer et elle suit son enchanteur, douce comme un agneau.

« L'Indien Wan-Chus-Co, qui mourut à Round-Island, près Macinac, en 1840, était le plus renommé des — *Ches-a-Kees* — pour sa faculté de *voyant*.

« La secte presbytérienne, alors dominante dans cette île, l'avait converti au christianisme. Les dix dernières années de sa vie furent d'une piété exemplaire.

« J'allai le voir quelque temps avant sa mort. — « *Entre, entre,*

« *Nosis* (petit fils), » me dit-il. — Après que nous fûmes assis et que nos pipes furent allumées, je lui dis : « *Ne-me-tho-mis* (grand-père), vous voilà bien vieux et bien faible; vous n'avez plus longtemps à vivre; dites-moi donc la vérité. Qui est-ce qui faisait mouvoir la loge des *Ches-a-Kees* et qui est-ce qui parlait à l'intérieur quand vous faisiez vos conjurations? » Après un instant de pause : « *Nosis*, me dit-il, vous êtes en partie de ma nation; je vous dirai donc la vérité, car je sais que je dois bientôt mourir. »

« Je vous ai déjà raconté que lorsque j'étais jeune j'avais, conformément à un usage dans ma tribu, jeûné pendant dix jours consécutifs. Pendant que mon corps était ainsi affaibli par ce long jeûne, mon *Intelligence, Ame ou Esprit*, se développa d'une façon extraordinaire; il me sembla que, dans sa vision, ma pensée embrassait une vaste étendue de pays; puis des animaux, quelques-uns de taille et de forme effrayantes; des serpents monstrueux et des oiseaux variés m'apparurent! Ils me parlèrent le langage des hommes et me proposèrent d'être mes Esprits protecteurs. Pendant que mon *Intelligence pensante* embrassait ces diverses formes mouvantes, un Esprit supérieur me dit de choisir un Esprit du genre oiseau qui avait la forme et l'aspect du milan.

« Cet Esprit entra aussitôt en conversation avec moi, et il me dit de l'appeler dans les moments critiques, qu'il me viendrait en aide.

« Quelques instants après, ma grand'mère étant venue m'apporter de la nourriture, je me levai et je mangeai.

« Ce fut pendant une expédition guerrière, que j'eus pour la première fois l'occasion de consulter l'Esprit que j'avais choisi pour protecteur.

« Nous nous dirigeons vers Chicago; c'était urgent, car notre chef craignait d'être attaqué à l'improviste par nos ennemis, et nous n'avions plus de vivres. Notre chef m'ayant instamment prié de consulter l'Esprit, je consentis, et, après m'être préparé, j'entrai dans la loge aux *Ches-a-Kees* (conjurations), qui se mit aussitôt à trembler, prouvant ainsi la présence de l'Esprit. « D Dis-nous! où sont nos ennemis? » s'écrièrent le chef et les guerriers.

« Bientôt la vision de mon *Intelligence pensante* embrassa une grande étendue d'un pays qui m'était inconnu; chaque objet était nettement visible devant moi. Je voyais nos ennemis dans leur village, ne se doutant pas du danger; j'entendais leur conversation et voyais leurs actes; je vis aussi que le gibier abondait dans une autre direction. En effet, le jour suivant, nous trouvâmes du gibier, de sorte que nous eûmes des vivres en abondance, et,

« quelques jours après, une douzaine de *Scolps* honoraient notre
« retour au village.

« J'exerçais souvent mon pouvoir dans ma tribu, et, pour satis-
« faire les incrédules, je me laissais quelquefois *attacher de toutes*
« *façons, et toujours j'étais détaché par des mains invisibles.* Sou-
« vent je voyais une lumière brillante à l'ouverture pratiquée à la
« partie supérieure de la loge, ainsi que des figures étranges ; tous
« les assistants entendaient parler les Esprits ; mais leurs paroles
« n'étaient compréhensibles que pour moi.

« Dans l'année 1815, la garnison américaine qui occupait ce
« poste-ci, attendait, de *Détroit*, un navire qui devait apporter les pro-
« visions d'hiver ; comme il avait plus d'un mois de retard, tout
« le monde était inquiet, car on craignait de mourir de faim.

« L'officier qui la commandait me fit appeler et me pria de vou-
« loir bien consulter mon Esprit protecteur sur la cause qui retar-
« dait l'arrivée des provisions d'hiver. Après m'être préparé, j'entrai
« dans la loge aux *Ches-a-Kees*, qui était entourée par des Indiens
« et par les blancs. J'avais à peine commencé à secouer ma
« *shoshegwon* (crécelle), qu'ils entendirent tous un frou-frou dans
« l'air, ainsi que des sons de voix. L'Esprit dirigea mon *Intelligence*
« *pensante* vers l'extrémité sud du lac Huron que je vis avec ses
« baies et ses îles ; l'atmosphère paraissait brumeuse comme nos
« étés indiens ; ma vision se fixa un peu au-dessous de l'embou-
« chure de la rivière Sainte-Claire, où se trouvait le navire désém-
« paré. Je vis les matelots occupés à le réparer ; mes *sensations* me
« dirent qu'il serait prêt dans deux jours et que dans sept jours le
« navire arriverait à Macinac par le chenal du Sud, qui n'était pas
« la route habituelle. A son arrivée, qui eut lieu au jour indiqué, le
« capitaine qui commandait le navire confirma tout ce que j'avais dit.

« Je suis chrétien maintenant, *Nosis*, me dit-il, et il me reste
« bien peu de jours à vivre sur la terre ; c'est pourquoi je vous ai
« dit toute la vérité. Je ne puis ni vous expliquer ni vous décrire
« mon pouvoir ; je n'ai jamais tenté de faire mouvoir la loge ;
« *J'étais en communication avec des Êtres surnaturels, Intelli-*
« *gences pensantes ou Esprits*, qui agissaient sur mon âme ou
« Esprit et qui me révélaient ce que je viens de vous dire. »

« Ce qui précède n'est qu'un simple aperçu de la faculté de cet
Indien à moitié civilisé.

« 6 août 1859.

« WILLIAM JOHNSON. »

Tiré du livre intitulé : *Modern American Spiritualism*, par miss
Emma HARDINGE, et dont nous avons déjà donné un extrait dans la
Revue de janvier 1871.

(Traduit par *Elie Bloche*.)

Un rêve de soixante-douze heures

CHEZ UN HOMME ÉVEILLÉ.

Le 27 janvier, M. le docteur Faure, qui raconte dans la *Gazette des Hôpitaux* le fait curieux qu'on va lire, fut appelé auprès de X..., employé chez un marchand de vins en gros.

« Je trouvai, dit le docteur, cet homme, qui a une quarantaine d'années et qui est d'une constitution excellente, dans un état de malaise et de prostration extrêmes. Le pouls était élevé et très fréquent; la peau couverte de sueur, violente céphalalgie, frisson, manque de sommeil, agitation, etc., etc. Il se plaignait surtout d'une douleur très intense que la moindre pression, que le poids même de ses couvertures exaspérait, dans la région abdominale à droite. Gêné pour me parler, par la présence de sa femme et de sa fille, il insista pour qu'elles sortissent de la chambre, et alors il s'exprima à peu près ainsi :

« Le 20, je suis parti, de chez mon patron, avec le haquet chargé
« de pièces de vin comme d'habitude. J'ai touché sur ma route des
« notes pour 800 francs. Vers les cinq heures, au moment où je re-
« venais vers la maison, dans une rue du quartier du Temple, un
« cocher de fiacre envoya, sans raison, un coup de fouet à la tête
« de mon cheval. L'animal se cabra; je le saisis par la bride pour
« empêcher un malheur, et je reprochai à cet homme sa brutalité.
« Il descendit de son siège. Nous nous sommes colletés pendant
« quelques instants. Tout à coup il me lâcha, recula de quelques
« pas et me porta, de toutes ses forces, un coup de poing dans le
« ventre. Ce coup fut si violent, que je tombai aussitôt sans con-
« naissance. Quand je revins à moi, je me trouvai dans la boutique
« d'un marchand de vin; diverses personnes s'empressaient de
« me porter secours. On m'avait fait boire du vulnéraire, on me
« mouillait les tempes d'eau vinaigrée, etc.; mais, alors, je vis un
« bien autre malheur. Dans la bagarre, mon cheval avait eu peur;
« il avait reculé, et en reculant il avait poussé la voiture dans la
« devanture d'un magasin de glaces; tout a été brisé. Le haquet
« était entré jusqu'aux roues dans la maison; à chaque mouvement
« du cheval c'était un nouveau désastre. Je verraitoute ma vie cette
« boutique remplie de morceaux de glaces, mon cheval piétinant
« sur le trottoir dans du verre cassé, les plaques de marbre de la
« devanture brisées. Le cocher, cause de tout, avait pu s'enfuir
« avant qu'on eût pu prendre son numéro. Je dus; une fois que ma
« voiture fut dégagée, pour qu'on me laissât partir, signer un pa-
« pier par lequel je me reconnaissais responsable.

« Depuis ce moment je souffre, je souffre beaucoup à l'endroit
« où j'ai été frappé; on a beau mettre des cataplasmes avec du
« laudanum, rien n'y fait.

« Le soir, j'ai rendu mes comptes et pansé mes chevaux comme
« d'habitude. Le lendemain, j'ai encore travaillé; mais hier, j'ai
« dû rentrer et me coucher dans la journée, et je me sens très ma-
« lade. D'un moment à l'autre, mon patron, à qui je n'ai rien dit,
« va apprendre cette belle nouvelle. Il n'a jamais voulu s'assurer,
« c'est lui qui payera d'abord, mais il exercera son recours contre
« moi. Il ne peut pas y avoir pour moi moins de cinq ou six mille
« francs de dégâts, et nous voilà ruinés. Ma fille et ma femme ne
« savent encore rien. Jugez quel coup cela va être pour tout le
« monde. »

« Et ce malheureux, en proie au plus violent désespoir, pleurait
« à chaudes larmes.

« En sortant, dit le docteur, je pris des informations, et il me
fut assuré qu'il ne s'était rien présenté d'extraordinaire dans sa
conduite; qu'il n'avait pas fait d'excès depuis longtemps, et que le
mardi en question, particulièrement, il était dans un état parfaite-
ment régulier. Sa femme, sa fille, son patron, tout le monde enfin
était dans la plus complète sécurité.

« Je conseillai de continuer les cataplasmes, la tisane rafraî-
chissante. On devait me prévenir en cas d'aggravation du mal. Huit
jours se passèrent sans que j'entendisse parler de rien. Désireux de
savoir comment s'était terminée cette malheureuse affaire, j'allai les
voir un soir. Je fus assez surpris de les trouver tous les trois gais
comme d'habitude.

« En partant, je demandai au mari de m'accompagner un peu,
sous prétexte du peu de sûreté de ce quartier. A vingt pas de chez
lui, je lui dis : Eh bien !

« Eh bien ! me dit-il, monsieur le docteur, il n'y a pas un mot de
vrai dans tout ce que je vous ai raconté; rien n'est arrivé. *C'est
un rêve que j'ai fait une nuit, et j'ai vécu pendant trois jours sous
le coup de ce rêve.*

« — Mais, lui dis-je, cette douleur si vive du ventre ?

« — *Rêve, rêve.* C'est dimanche matin, après une nuit d'in-
somnie et de tourments épouvantables, que je fis un somme d'une
heure environ. Quand je me réveillai, ce rêve avait disparu. *Il
me tenait depuis la nuit du mercredi au jeudi.* Ne pouvant pas
croire que j'avais été aussi stupide de me martyriser ainsi l'esprit
pour rien, je me suis levé, j'ai été parcourir tout le trajet que j'avais
fait avec ma voiture le mardi, jour de l'accident. J'ai vu le magasin
du miroitier parfaitement intact; j'ai été chez le marchand de vin

chez lequel j'étais sûr d'avoir signé un papier ; il m'a affirmé que rien de ce que je lui disais n'avait eu lieu ; qu'il n'y avait eu ni cocher, ni fiacre, ni dispute, ni glaces cassées, etc., etc. »

(*Extrait du Cosmos du 26 février 1870.*)

Remarque. — Nous ignorons quelle explication le docteur a pu donner du rêve de X... Peut-être l'a-t-il mis sur le compte de l'hallucination. Pour nous, nous pensons que les fluides ont joué un rôle considérable dans cette singulière manifestation ; il serait possible que, dans la nuit où le rêve a eu lieu, l'Esprit de X., dégagé pendant le sommeil ait été frappé par le tableau d'un accident de cette nature assez fréquent, du reste à Paris, arrivé déjà ou devant arriver à un de ses collègues ou à lui-même un jour. Nos lecteurs peuvent se rappeler cet autre rêve affreux rapporté dans la *Revue* (Mai 1868, page 152), et dont les effets se sont malheureusement réalisés dans les plus petits détails dix ans après. Ce rêve n'en avait pas moins été regardé par la victime et par la personne qui l'a rapporté, comme *un simple cauchemar*. Quand donc la science, qui ne voit partout que l'action de la matière, tiendra-t-elle compte de l'élément spirituel ? Lorsqu'elle voudra reconnaître *l'action indépendante de l'esprit et le rôle important qu'il joue dans l'économie*.

Signe des temps.

Nous livrons à l'appréciation et à la méditation de nos lecteurs, les deux extraits suivants du journal *l'Emancipation* (de Genève), organe du protestantisme libéral en Suisse.

En leur donnant la publicité de la *Revue*, nous nous bornons à les enregistrer *comme un signe des temps*.

OPINION D'UN JOURNAL ORTHODOXE SUR LA SITUATION DE L'ÉGLISE EN GÉNÉRAL.

On lit dans le *Témoignage*, organe de l'orthodoxie luthérienne qui se recommande par sa rédaction très-soignée :

« Qu'on ne s'y trompe pas, toutes les voix qui demandent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en dehors du cercle étroit de nos Églises libres, sont des voix ennemies. Le courant actuel de la civilisation, est franchement, ouvertement hostile à l'Évangile. On nous repousse, parce que notre influence est détestée. L'Église a cessé d'être la grande inspiratrice des âmes ; elle s'est associée à tout ce qui s'est fait en Europe contre la liberté, et l'émancipation sociale. Puissance conservatrice dans le plus mauvais sens du mot,

elle est attachée au passé comme le lierre l'est aux ruines ; et aujourd'hui que le vieil édifice social tombe pierre par pierre, l'Église tombe avec lui. Il n'est peut-être pas une seule conquête de l'esprit moderne, pas un seul changement dans les rapports des hommes entre eux, qui ne se soit accompli sans elle et malgré elle. La haine, le mépris qui l'accable, est le châtement de son infidélité, et nous en portons aujourd'hui la peine. Voilà la vérité, telle qu'elle apparaît à tous les esprits que la passion n'aveugle pas.

« Ainsi l'Église, chassée de toutes ses positions officielles, est de nos jours condamnée à abandonner la direction des âmes. Le monde échappe à son action, à son influence. C'est la grande vaincue du dix-neuvième siècle. »

LE CHRISTIANISME DE L'AVENIR.

Le monde sera éternellement religieux, et le Christianisme, dans un sens large, est le dernier mot de la religion. — Le Christianisme est susceptible de transformations indéfinies. — Toute organisation officielle du Christianisme, soit sous la forme d'Église nationale, soit sous la forme ultramontaine, est destinée à disparaître. — Un christianisme libre et individuel avec d'innombrables variétés intérieures, *comme fut celui des trois premiers siècles*, tel nous semble donc l'avenir religieux de l'Europe. Ils se trompent également ceux qui voient dans une sorte de déïsme le terme final de toute religion. La religion est une chose *sui generis* ; la philosophie des écoles ne s'y subsistuerait pas. Le déïsme qui a la prétention d'être scientifique ne l'est pas plus que la religion ; c'est une mythologie abstraite, mais c'est une mythologie : il exige des miracles ; son Dieu intervenant providentiellement dans le monde ne diffère pas au fond de celui de Josué arrêtant le soleil. Ajoutons que des dogmes étroits, secs, n'ayant rien de plastique ni de traditionnel, ne prêtant à aucune interprétation, sont pour l'Esprit humain une bien plus étroite prison que la mythologie populaire. Herder, Fichte, Schleiermacher n'étaient pas assez orthodoxes pour une chaire de religion naturelle, au sens de Voltaire ; ils ont été d'excellents théologiens. Le principe religieux et nullement dogmatique proclamé par Jésus se développera éternellement, avec une flexibilité infinie amenant des symboles de plus en plus élevés, et en tous cas créant pour les divers étages de la culture humaine des formules appropriées à la capacité de chacun.

E. RENAN.

Le Credo de Cassien.

Le quinze août dernier, nous recevions de Monsieur J.-A. Rolland, membre du groupe spirite Saint-Vincent-de-Paul, de Marseille, une lettre contenant la traduction française d'un poème en langue provençale, intitulé : *le Credo de Cassien*, et tiré d'un volume publié en 1856 par Victor Gélou, poète marseillais, décédé il y a environ deux ans.

Nos lecteurs trouveront certainement, comme monsieur J.-A. Rolland, que les idées développées par l'auteur dans son poème et la note en forme de profession de foi qui le précède, touchent de bien près à l'un des principes fondamentaux de notre doctrine ; aussi pensons-nous leur être agréables en leur mettant sous les yeux la traduction que notre honorable correspondant a bien voulu nous adresser.

NOTE DE L'AUTEUR.

« La croyance si consolante que je prête ici au vieux berger Cassien a été l'un des rêves les plus chers de mon adolescence et de ma jeunesse. Et dût-on prendre en pitié mon ingénuité, j'avouerais, sans honte, que cette croyance est devenue plus tard la persuasion de mon âge viril. En fouillant dans mes plus anciens souvenirs pour y chercher quelque sujet attrayant de composition, j'ai trouvé celui-ci et je l'ai mis en œuvre.

« J'avais toujours été fort étonné de ne voir trace de ce système dans aucune de mes lectures. Mais depuis que ce poème est écrit, j'ai appris que Jean Reynaud avait publié dernièrement sur la même donnée un livre magnifique intitulé : *Terre et Ciel*. J'ai su que madame G. Sand, dans la conclusion de son ouvrage *l'Histoire de ma vie*, avait professé la même croyance ; et mon obscure musette aurait pu s'enorgueillir en songeant qu'elle avait entrevu les hautes régions de la vie future, de compagnie avec de tels Esprits ! »

VICTOR GÉLU.

Novembre 1854.

CREDO.

A périr tout entier que servirait de naître ! Dieu, qui voit l'infini, ne nous créa pas pour rien : en mourant nous renaissons ; l'homme qui disparaît va peupler les étoiles au fond du firmament.

Te souvient-il, Vidal, qu'en 1830 tu étais mousse chez des pa-

trons pêcheurs ? Et que, loin d'avoir peur ni crainte du sorcier mal peigné, l'épouvantail du golfe, tu me recherchais partout. En cheminant tous deux le soir le long de l'étroit sentier, des choses du passé nous nous entretenions, et dans la sombre nuit je faisais luire à ton jeune esprit la croyance de maître Cassien.

Quoique tu fusses bien enfant, alors, tu te plaisais à m'entendre déployer les mystères de l'air ! Tu buvais tous mes mots ; et très-souvent : O Cassien, me disais-tu, il me semble que vous parlez d'or !... Maintenant tu es un savant ! Tu as fréquenté les écoles ; tu as dû apprendre dans certains lieux le mépris des gens de mon âge, et il doit te paraître folie de confier ta conduite au vieux qui ne sait ni A ni B.

Enfant, ne ris pas trop de Cassien, du gros pâtre ! Sa croyance est la seule où il puise l'espoir ! Il y a déjà cinquante ans qu'il lit dans les astres : son beau syllabaire à lui, peut guérir de la mort !... En guidant le troupeau de Louis de la Varruno, des collines de la Nerthe à la grotte de Bourbon, le soir il a deviné les secrets de la lune sur la batterie de Niolon.

Mûre avant le temps, ma tête, que tu vois blanche, a glané quelques graines dans chaque buisson. Mieux que le Marguillier qui ronfle sur son banc, j'ai souvent trouvé des objections au sermon du curé. Des entretiens des messieurs, des propos des hommes, des questions des petits enfants surtout, je me suis nourri ; tant qu'un secret nouveau se heurte à sa cervelle, le grand père ne veut pas mourir !

Il y a quatorze ans, Vidal, que tu partis comme novice, à bord du vaisseau *le Souverain* ; tu revins timonier ; un marin de l'Etat doit avoir un certain jugement, lui qui, au sein des écueils, a bravé la tempête ! C'est pourquoi à tes heures de quart, lorsque le vent faiblissait, tu as bien dû fixer de tes yeux émerveillés les millions de millions de lumières du ciel ; et ce spectacle, maître Vidal, ne t'aurait rien dit ?...

Ton major, me dis-tu, ne croit rien d'une autre vie, parce qu'en nous disséquant l'outil du médecin ne trouva jamais l'âme, et qu'une fois usée ta carcasse vaut autant que celle d'un chien !... Mais cette langue de feu qui stimule ton for intérieur et te crie : lance-toi, toujours tu monteras, ne serait qu'un mauvais et tout petit poisson perdu dans ton filet ! mon fils, ton major a menti...

Les prêtres te disent : tu chanteras des grand'-messes durant

l'éternité, si tu vas en paradis; mais songe que, de l'enfer la porte est si épaisse, qu'on ne passe qu'une fois sous ses ponts-levis!... Le Seigneur, notre Père, ranimerait la braise pour nous faire brûler toute l'éternité? Non, enfant! Tout dévot qui arme Dieu d'une épée, s'il n'est pas un hypocrite est un naïf.

Ta mère t'a dit aussi : qu'au purgatoire on coule une lessive un peu forte, en ingrédients actifs, pour pouvoir sortir de la cuve aussi blanc que neige et digne de figurer devant les yeux de Dieu... Mais souvent, par malheur, ton linge est tellement encrassé que tu bous, au chaudron, un temps hors de raison; — d'autant plus que pour laver ta petite corbeille de guenilles, on te fait payer cher le savon!...

C'est différemment que les choses se passent. Je ne suis rien, et personne ne m'a jamais rien soufflé; mais comme l'effroi ni l'ambition ne m'enlacent, je vois l'abus des excès et du manque de foi. Ton major, ton curé, ta mère sont des plaies; l'un fait métier de toujours menacer; l'autre crève d'orgueil; et il faut sans cesse que ta mère se plaigne, car ils sont tous les trois dans une impasse!...

Dieu envoya des cieux sa semence à l'aventure; comme le paysan qui sème son blé, le grain sous la voûte azurée partout se répandit; une partie s'arrêta ici et l'autre s'en fut là-bas. Notre graine en tombant rencontra notre terre; nous touchâmes à *notre premier relais*, là où tant de douleurs devaient nous faire la guerre, du berceau jusqu'au suaire.

Mais à peine le dernier soupir nous échappe, que nous sommes enlevés sans crocs ni poulies. Nous commençons alors *notre seconde étape*, et naissons de nouveau sur un globe plus grand. Là, on est déjà mieux. On a le corps en fer, deux mètres de haut, des bras et des muscles d'acier; nous ne craignons plus les chirurgiens, les drogues et les remèdes, nous ne connaissons plus la maladie!...

Au lieu de reposer dans les greniers à foin, les derniers des valets dormiront étendus dans de superbes salles aux fenêtres à ogives, sur des lits préférables à ceux du marquis de Foresta!... Devant nos châteaux, le ruban des allées sera tout tapissé d'orangers en fleurs, et toute l'année nous cueillerons des paniers de dragées aux arbres de nos vergers!...

Là, tu ne rongeras plus la galette moisie, ni fèves moitié crues, ni jambons trop rancis, tu ne boiras plus d'eau croupie où l'on aura détrem pé des morceaux d'Estocoffich. Pas le moindre roulis, de saint Michel à Pâques; encore moins d'ouragans à engloutir le pont;

vent en poupe, toujours; tu ne sentiras plus de tempêtes que dans les rêves de ton sommeil !...

Là-bas, il ne faudra pas que tout un peuple souffre pour engraisser jusqu'aux yeux quelques porcs à l'engrais ; là, il n'y aura plus ni riches ni pauvres, ni savants ni ignorants, ni beaux garçons ni laids ; nous serons tous égaux dessous la même bâche. Plus gais que des jeunes gens qui ont goûté au vin clairnet, nous aurons le bonheur écrit sur nos visages, comme si nous étions au cabaret.

Pour qu'ils goûtent enfin de la vache enragée, les riches mauvais cœurs garderont les moutons ; nous leur ferons soupirer, toute une semaine, une petite ration et un pain sans croûton. Mais nous ne sommes pas des bourreaux !... Après deux ans d'épreuves nous leur tendrons les mains pour les mettre à l'abri. Alors, à leurs dépens, ils auront appris que l'homme n'est rien s'il n'a pas souffert.

A cinq cent mille lieues au-dessus du tonnerre, s'il nous prend fantaisie d'ouvrir les gazettes, nous y verrons le travail que fera notre ancienne terre pour se servir des forces de l'éclair. Comme nous applaudirons à ces assauts de courage de nos arrière-petits-fils et arrière-neveux essayant de conquérir les cieux à l'abordage; si pourtant ils en venaient à bout !

A peine commençons-nous la première existence, malgré cela tu ne vois personne dire : J'ai déjà vécu ; mais quand nous relâchons au port du bonheur, que d'amis s'élancent pour nous recevoir !... *Comme nous nous souvenons alors de ce monde où nous avons perdu les clefs de l'avenir ! Aux centres des soleils et quand on est à l'abri de tout mal, il fait bon de se souvenir.*

Là, tu retrouveras ta mère et ses caresses, ta blonde Madelon, tes collègues du bord; les Rovens, tes amis de jeunesse, ton inquiet de curé, ton païen de major. Quel bonheur ! quand tu passeras au milieu de l'heureuse famille, bras dessus, bras dessous, avec ton vieux Cassien, et que tu diras à ton docteur charmé de tant de merveilles : « Eh bien, major, *il me semble que nous revoilà !* »

Alors des bonnes gens ne finira plus la fête. Et les tigres, de quoi voudront-ils se rappeler? Ils sembleront des étrangers; personne ne voudra leur tenir tête, car ils détournent toujours les eaux de leurs ruisseaux !... Laisse les harpagons te traiter d'imbécile ; en te faisant chérir, malgré tout leur mépris, Vidal, place tes fonds mieux que le plus habile, au mille pour cent d'intérêt !...

Notre second repos peut s'appeler grande halte ! Nous nous y sommes traînés huit cents ans pour le moins ; mais de tout l'uni-

vers nous devons suivre la carte, et nous allons plus loin chercher de nouvelles consolations... Une troisième fois nous refaisons le voyage; car, à peine avons-nous dormi, que nous nous réveillons, en haut, bien plus fiers et plus sages dans les cieux ouverts de l'infini.

Tu parles de Paris, de sa magnificence! Des Indes, des trésors de la Californie!... Les théâtres de corail, les palais de topaze seraient nos cloaques si nous faisons du fumier! Les étoiles d'en haut, comme celles des Mages, brûleront sur des cierges lors de nos processions; et pour nos fêtes, nous illuminerons et nous aurons des lunes pour lampions.

Dans le fond des mers, d'un seul coup d'épaule, mieux que de gros poissons nous plongerons. Nous traverserons l'espace, avec de larges ailes, plus vite qu'un boulet lancé par le canon! *Sans nous brûler nous vivrons dans la flamme; comme une pièce d'artifice nous serons rayonnants; notre corps sentira le parfum des giroflées; nous serons des tours de cristal!*

Que nous feront alors ces belles inventions: ces bombes, ces vaisseaux, ces ballons, ces wagons, ces pistons, ces vapeurs, ces sonnettes électriques! Autant de jouets de morts dans des mains d'enfants; autant d'instruments fabriqués pour se casser le cou; que le pauvre maudit et paye de son sang, et pour lesquels, *quand il ne finit pas aux fous, l'inventeur est sûr de mourir de faim.*

Comme nous rirons, quand nous serons tout-puissants, de la jalousie des hommes et de leurs basses intrigues! Si pour quelques pincées d'or ils grimpent à une bigue; nous, nous trouvons à foison des monceaux de diamants. Si à la course ils gagnent des épaulettes, des chapeaux galonnés, des mîtres en satin, que sera tout cela, sinon de l'or faux sur une vieille veste d'arlequin!

Mais aussi quel bonheur d'oublier la colère, de jouir du printemps sans appréhender l'hiver; de dire aux capucins qui effrayèrent ta mère: « Révérends, *souffez donc sur vos brasiers d'enfer.* » De dire à Madelon, alors que bat son cœur: « *Dans neuf mille ans d'ici, gentille bien-aimée, comme aujourd'hui, je te mangerai les joues et je savourerai toujours fruits exquis!...* »

Nous montons, nous montons toujours de planète en planète, du chemin de Saint-Jacques aux plaines du soleil. Nous laissons à main droite des masses de comètes, et à chaque station nous sommes, et plus forts et plus beaux. Quoique bien haut nous ne craignons pas

que la tête nous tourne ; nous sommes si légers que nous courrions sur un fil. Nous voyons tout, nous connaissons tout, nous pouvons tout, et pour tout dire enfin, Vidal, nous sommes avec Dieu !...

Maître, je t'ai amarré à l'ancre d'espérance ; va accomplir ta tâche parmi *les affamés*, et quand tu auras fini ta vie de souffrances viens rejoindre Cassien, aux pays embaumés. Du calice de fiel, tu peux écouler les gouttes ; je t'ai préparé le bâton qui doit te soutenir ; je pars premier ; tu trouveras mes traces sur la route et tu me rejoindras à la brune.

Dissertations spirites.

IL FAUT QUE LES ÉVÉNEMENTS SUIVENT LEUR COURS.

(Paris, 29 décembre 1870. — Médium, madame Delanne.)

Les grandes catastrophes du genre de celle qui pèse aujourd'hui sur vos têtes, mes chers amis, ont toujours été annoncées aux nations qu'elles doivent atteindre, par des missionnaires invisibles se révélant aux hommes par l'inspiration et la foi. Hélas ! le nombre des fidèles qui, cette fois encore, ont écouté la parole du Seigneur, est bien petit ; mais, néanmoins, disséminés par toute la terre, ils portent dans leur cœur le grain de sénevé qui va se développer et grandir à l'ombre des malheurs qui frapperont le monde entier ; car les rebelles et les orgueilleux qui ont persisté à marcher dans la voie de l'erreur doivent disparaître, afin que rien ne puisse plus entraver l'humanité dans sa marche vers l'ère de la justice.

Ne vous attristez donc pas outre mesure de ce qui se passe aujourd'hui, nous vous en avons constamment averti afin de vous prémunir contre un choc trop rude. Nous vous avons toujours montré l'espérance comme un phare lumineux à travers les sombres tableaux des calamités qui devaient frapper la terre et tout particulièrement votre chère patrie. Mais rassurez-vous et priez ! La prière est le baume salutaire des cœurs sensibles qui saignent à la vue de tant de souffrances et de malheurs ; mais il faut, tout en les soulageant, vous habituer à leur contact et aider les plus faibles à porter leur fardeau ; il faut, en un mot, vous cuirasser contre la *douleur universelle* dont vous subissez aujourd'hui seulement la première phase.

Efforcez-vous donc de ranimer le courage de tous ceux qui viennent à vous ; donnez, prodiguez l'aumône de la foi qui soutient et fortifie dans les moments de lutte et d'accablement. Montrez la

sublime espérance qui s'avance vers vous en vous tendant les bras et vous souriant à travers les sombres péripéties du drame terrible qui se déroule, et d'où sortira, *nous en avons la certitude*, votre régénération morale et sociale.

Soyez, chers Spirites, des exemples de résignation, de fermeté et de confiance ; tel est votre rôle dans ces moments d'épreuves et il n'est pas le moindre.

La leçon que vous recevez est rude, mais les fautes pour ne pas dire les crimes sont bien grands ! Si, comme nous, vous pouviez voir les cœurs à nu, combien vos douleurs seraient profondes, et votre découragement complet ! mais nous savons qu'il n'en sera pas toujours ainsi et que bientôt le règne de la justice brillera d'un vif éclat ; nous attendons ce jour avec patience, et vos souffrances et vos douleurs sont pour nous un indice certain qu'il est proche. L'heure de l'expiation est marquée comme celle de la naissance et de la mort ; il faut que les événements suivent leur cours ; mais l'heure de la rédemption doit venir à son tour. Le divin crucifié est de nouveau, *en Esprit*, au milieu de vous ; il y est venu, attiré par les cris déchirants de ces pauvres mères désespérées qui s'adressent à lui dans leur détresse et demandent à Dieu pitié pour leurs chers enfants. Il y est venu, aussi à cause de vos souffrances, car, du haut du Golgotha, son amour immense semblable à un océan sans limite s'est répandu avec effusion sur cette malheureuse humanité comme si sa vie de douleurs et son sang n'étaient pas assez pour elle. Et si cette fois il ne donne pas au monde sa vie matérielle, il lui donne sa vie spirituelle, qui est la seule vraie, et qui sera votre salut à tous. Adressez-vous donc à lui avec confiance ; il se penche vers tous ceux qui l'appellent ; il les soutient, il les fortifie, car ses effluves sont le pain de vie des âmes.

Espérez donc ! vous ne serez pas déçus dans votre espoir. L'AGONISANTE reçoit en ce moment un baptême nouveau et sanglant qui va la régénérer et la ramener à la vie réelle.

Non ! elle ne périra pas la nation destinée à porter l'étendard du progrès, le Seigneur est revenu au milieu d'elle ; son souffle puissant a passé sur elle et a réveillé les cœurs endormis. L'hydre du mal a voulu relever la tête, mais c'est en vain ; cette fois l'égoïsme a dû céder à la misère, et *surtout à la peur* ; l'orgueil s'avoue vaincu, la spéculation se tait, l'envie se cache ; ce cortège hideux ne pouvant plus fixer la lumière éclatante du jour, rentre avec dépit dans son antre ; il entrevoit avec rage la vie nouvelle qui commence et qui lui échappera, car elle a pour base : la foi, l'amour et la fraternité.

VIRGINIE.

Leur tour viendra.

Le 7 septembre dernier, nous recevions d'un de nos abonnés, juge de paix dans un de nos départements de l'ouest, la lettre et la communication suivantes. Cette communication est la seule, parmi toutes celles que nous avons reçues, qui fasse pressentir quelques doutes sur l'issue de la terrible lutte dont la dernière phase sera peut-être accomplie au moment où paraîtra la *Revue*.

(Ch., le 6 septembre 1870.)

« Messieurs,

« Je vous adresse une communication obtenue par un médium de mes amis, alors que, réunis tous les deux lundi matin à six heures (5 septembre) et ignorant les événements de Paris, nous demandions des consolations à nos Esprits familiers. Les conseils qu'elle renferme m'ont paru sérieux, c'est pourquoi je m'empresse de vous l'adresser. Ah ! que tous les peuples ne sont-ils spirites !

« Agréez, mes chers frères, l'assurance de mon entier dévouement et de mes sentiments sympathiques. » « C. B. »

Pauvres frères de la terre, que d'angoisses ! que de désolations ! Mais que de crimes amoncelés sur la tête des responsables devant Dieu !

Ne vous bercez pas d'un espoir illusoire EN CE MOMENT, vous qu'êtes mes amis privilégiés comme je vous ai déjà nommés par la permission de celui qui gouverne les mondes. Non, je vous le répète, ne cherchez pas de consolations dans une lueur d'espoir. Quels sont, hélas ! les hommes qui peuvent vous consoler réellement ? la plupart sont animés d'un esprit de colère, de vengeance et de haine. Priez au contraire le Dieu tout-puissant, notre père à tous, qu'il ouvre ses bras paternels, qu'il vous reçoive, qu'il vous prenne sous sa sauvegarde ; celle-là est à l'abri de tous les projectiles ennemis, ses remparts sont à l'abri de tous les boulets ; mais il ne soustraira au danger qui ne cesse de vous menacer que les hommes de bonne volonté, les croyants en la vérité, ceux enfin qui n'ont en vue, à la place de toutes les passions brutales, que le bien de leurs frères.

Destruction cruelle et féroce, vous ne perdrez rien pour attendre, faites vos ravages en ce moment. Oh ! vous le sentez bien, du moins une force irrésistible vous pousse à accomplir votre terrible tâche ; mais que vos chefs ne s'enorgueillissent pas, *leur tour viendra et plus terriblement encore.*

Ce sont là, mes pauvres amis, les conséquences de l'orgueil des hommes que j'ai déjà blâmé devant vous, c'est la suite de tous ces vices qui ont couvert de honte le monde entier devant Dieu ; luxe effréné, désir exagéré de la possession, amusements luxurieux et frivoles. Et comment voulez-vous qu'après tant de fautes commises pour la plupart au nom de Dieu sous de faux prétextes, comment voulez-vous, dis-je, que la MORALE VRAIE ne vienne pas à son tour réclamer ce qui lui est dû, sa part de possession si minime aujourd'hui et qui devrait être si large !

Ne perdez cependant pas courage, ô mes amis, cherchez toujours des consolations dans le Spiritisme inépuisable, cherchez-en surtout dans la prière ; — demandez à Dieu pardon pour ces misérables, cause de votre perte matérielle, ou plutôt demandez à Dieu qu'il fasse disparaître de votre globe toutes les causes de vos malheurs, les passions humaines.

Mais si, après tous ces revers *inattendus*, la vérité triomphe visiblement, *comme il n'y a nul doute*, remerciez le Créateur des peines et des afflictions profondes qui auront purifié votre terre, car dans sa sagesse infinie, Dieu a placé le remède à côté du mal.

Préparez-vous : peut-être une nouvelle tâche vous incombera prochainement ; laissez-vous aller aux inspirations, aux élancements du cœur ; l'heure de la moralisation arrive à grands pas. Courage ! mes amis, ce sera pour vous l'heure de la lutte ; vous en sortirez victorieux, et votre victoire sera proportionnée aux efforts que vous ferez. Dieu vous tiendra compte de tous vos travaux, car il ne suffit pas pour lui plaire de ne chercher qu'à s'améliorer, il faut encore améliorer les autres.

Les hommes sont tous solidaires et ne doivent chercher qu'à faire le bien. Encore une fois, malheur à ceux qui font le mal, plaignez-les et priez pour eux.

L'ANGE GARDIEN DU MÉDIUM.

Opinion de l'Esprit du docteur X*** sur la prière.

(Groupe *Carita*. — Paris, 22 juin 1870. — Médium, M. P.-G. Leymarie.)

Nous devons à l'obligeance de l'honorable Président du groupe spirite *Carita* (un groupe modèle, groupe d'intimes qui fait autour de lui plus de bien que de bruit, ceci dit au risque de blesser sa modestie), de pouvoir donner à nos lecteurs la remarquable communication qui suit :

Evocation par le Président. — Nous vous prions de nous dire ce

que vous pensez aujourd'hui de la prière, de l'usage qu'il convient d'en faire et de ses effets?

Réponse. — Ah ! vous voilà, mon bon ami, mon ancien client, vous avez donc toujours votre bonne tête ? — Eh ! eh ! je crois parbleu bien que j'avais aussi la mienne, et une drôle de tête qui s'est permis de son vivant de répandre des idées à foison.

« Jeune, l'amour fut mon école, mais je fus assez sage pour le marier à la science. Plus âgé, j'ai cru comme vous, cher ami Crouzet; je vous ai initié ou plutôt conseillé, et, je le vois, vous voulez faire la leçon à ce vieux têtù de docteur X... et lui faire croire à la prière. Bien vrai, vous êtes plus têtù que moi, car j'ai vu Allan Kardec et je suis de son opinion. Allons, vieil ami, ralliez-vous au vieux fou, au docteur émérite, car il va vous étonner. Naturellement j'ai appuyé mes objections de sérieuses pensées, et le maître Kardec m'a laissé débiter mes salameks en souriant, et puis, à bout d'arguments, j'ai dû me taire ; c'est ce qu'attendait notre malin professeur, et, prenant mon discours par la queue, il l'a retourné jusqu'à la tête, en me montrant par $A + B$, que j'étais un têtù, ce que je savais bien, parbleu !...

Et j'ai compris la puissance de la pensée réunie en faisceau, en unité. J'ai dit comme le maître : que toute pensée est une prière, et que réunis en communauté, des penseurs font une prière commune afin de préparer les auditeurs à de graves et sévères leçons.

J'ai compris que l'on ne devait pas rester muet devant les merveilles de la création, et que chaque fois on fait bien de chanter Hosannah !... non-seulement en son cœur, mais par la parole, par l'exemple ; ce que l'on fait par l'action doit se répandre par la parole, et remercier le divin ouvrier ne peut être qu'un devoir doux au cœur, à l'esprit.

Tenez, je vois autour de moi bien des visages qui ont effrayé mon jeune âge, toutes les figures de la première République, les Girondins et les Montagnards, les Vergniaud et les Barnave, les Camill Desmoulins, le superbe et logique Danton, le fûté Robespierre, ce sentimentaliste politique, le raide Saint-Just, le morne Marat.

Il y a tout là-bas, ces beaux messieurs du Directoire ; le beau Barras, le renardeau Sieyès, les Cambacérès, Benjamin Constant et toute la pléiade napoléonienne ; et puis encore toutes les folles et belles têtes de nos salons à cette époque : ma mère, les Beauharnais, les Condorcet, les Dumas et tant d'autres. On me prend par la main ; cette fois je vais enseigner la prière, l'espoir à tous ces vail-

lants Esprits dont quelques-uns ont joué la France avec leur vanité. Aux forts, j'enseignerai les hautes conceptions ; aux désespérés, je montrerai Dieu, sa splendeur, sa bonté, sa justice infinie ; et mieux que sur terre, toujours docteur X..., n'ayant plus de corps à soigner, je vais, médecin de l'âme, réparer les brèches faites par le délire de toutes les passions poussées au paroxysme. Ce sont des Alliés que je prépare, que j'émancipe afin que leur mission s'accomplisse ! Tous ensemble, ils ont sapé un royaume de dix-huit siècles, ils doivent aller, tous ensemble, fonder la liberté, la solidarité, et panser les plaies sociales par l'espérance, par le Spiritisme, cette haute incarnation de la fraternité. Au revoir.

cteur X...

Nota. — Le docteur X... est le même docteur dont il est fait mention dans l'article intitulé : *Madame E. de Girardin, médium* ; inséré dans la *Revue* de 1859, page 277.

Les déshérités.

(Médium, M. P.-G. Leymarie.)

Vous souvient-il de vos premières années ? De ce temps heureux des illusions premières où tout sourit, où tout est radieux comme un beau soleil ; temps heureux, je le répète, car il est le calme avant la tempête, il est l'ignorance et la croyance en tout ce qui est beau et bien.

Et pourtant, quand je reporte ma pensée vers les années de ma dernière jeunesse terrienne, je me demande pourquoi nous n'avions pas cette quiétude profonde des jeunes années. Le groupe de jeunes gens que je fréquentais était composé de fils de familles, favorisés par la fortune ; nul d'entre nous n'avait connu le besoin, nous avions jusqu'à nos seize et dix-huit ans toujours bu et mangé ; notre sommeil s'étalait sur un lit moelleux, et nos parents nous entouraient de soins et d'amitié ; pourtant de vagues désirs nous tourmentaient sans cesse ; nous nous croyions des déshérités, parce qu'il y avait encore au-dessus de nous des choses qui attiraient notre soif de Tantale ; nous étions sans cesse à envier et croire que nous appartenions à la classe des incomplets.

L'humanité est ainsi faite ; depuis les premiers âges, époque pourtant où le lin, le Sedan et les faux-cols n'étaient pas à la mode, l'homme a couru après cet inconnu qui lui crie sans cesse par tous les échos : « Cherche, désire, demande ; » et, de fait, le terrien

agit dans ce sens ; et, c'est pour cela que, clopin-clopant, il a secoué son inertie ; comme le Juif errant, il marche, il marche depuis des milliers de siècles, de planète en planète, d'existence en existence, à la recherche de cet énigmatique fruit des Hespérides appelé le bonheur ; sans cesse il se croit un déshérité et il va de l'avant. Il émigre, il combat, il cherche des terres nouvelles ; il colonise, bâtit, déchire les flancs de la terre ; il veille, il fuit le sommeil, et après avoir fait fructifier il récolte la mort, laissant la tradition à sa famille.

Après lui, on travaille de nouveau ; les empires se forment et s'écroulent ; les innovations succèdent aux innovations ; le progrès devient science, et la science conduit à bien des choses, à l'amertume, au matérialisme, à la négation des choses sacrées, des lois éternelles qui dominent et conduisent les mondes ; mais le savant est mortel ; il passe à son tour en laissant son œuvre, et après lui d'autres chercheurs trouvent encore ; et les découvertes nouvelles conduisent à Dieu, à l'infini, aux lois primordiales, chacun veut butiner dans le champ glorieux où Dieu donne rendez-vous à toutes les intelligences.

Allons donc, déshérités de tous les temps, recueillez-vous ! l'heure est venue de vous reconnaître, de vous juger, de vous peser ; vous avez usé et mésusé de tout : de la pauvreté, de la richesse, de la vertu, de tous vos devoirs de famille et de citoyen, vous avez passé par des épreuves multiples, vous avez souffert et vous avez fait souffrir, mais vous avez vaincu l'ombre ; vous avez, de votre sang, fécondé le long voyage de l'humanité, et si de nos jours elle se réveille à la lumière qui l'inonde, elle vous le doit un peu. Revenez donc parmi nous, incarnez-vous, vous qui étiez les grands déshérités, car votre mission doit se terminer ; vous devez couronner votre œuvre, et ce sera en appelant tous les hommes aux grands combats de l'industrie et des échanges intelligents. Il ne devrait plus y avoir que les tournois de l'esprit ; mais avant leur concours annoncé, il faut sacrifier encore à Bellone, comme on disait il y a cinquante ans, et de grandes batailles seules peuvent, à ce qu'il paraît, amener la paix et l'entente parmi tant de peuples divers. Chose bizarre et pourtant logique, les hécatombes humaines amènent les rapprochements ; *on fraternise après la tuerie, on se connaît après s'être déchiré, et l'on est près de se comprendre lorsqu'on s'estime.*

Génération vermoulue, disparais donc puisque telle est la loi hu-

maine, mais laissez-nous pour toujours la place avec un ciel serein, avec l'amour, avec l'entente, la cordialité et l'unité de croyance, afin qu'il n'y ait plus de déshérités, et c'est alors que le Spiritisme pourra glaner hardiment; qu'ils nous reviennent donc les grands déshérités; ils prépareront les bons et beaux jours; avec eux nous enseignerons, nous éclairerons, et le but désiré atteint, nous reviendrons avec vous tous, messieurs, vers le but tant cherché par la patience humaine, c'est-à-dire, la connaissance de ce Dieu si grand et si magnanime, qu'il n'a que des sourires et des présents magnifiques à nous donner en échange de nos petites haines, de nos colères et de notre égoïsme entêté. SONNEZ.

L'harmonie.

(Cercle de la rue de Lille, Paris, 6 mai 1870.)

Lorsque le compositeur éminent qui a su se créer un nom, veut accroître encore l'auréole de gloire qui rayonne au front du génie, il quitte le cabinet d'études où il a appris l'art, pour aller écouter la grande voix de la nature qui seule possède l'harmonie.

En musique, les difficultés étonnent; on admire les trilles ingénieux, et les applaudissements enthousiastes accueillent la *Diva* qui a su exécuter avec *humour* et pureté de vocalise l'intention du compositeur; mais la grande musique, la musique qui passionne et qui parle le langage de la passion, celle qui fait palpiter le cœur, celle qui touche l'âme profondément, c'est la musique, simple et grande, recueillie par le compositeur dans la solitude des grands bois; c'est la reconstruction du rythme primitif des airs, que nous apporte la tradition en la défigurant et en la modifiant. Allez dans les villages des anciennes provinces françaises qui ont encore conservé leur vieux langage, leurs costumes et leurs usages, et là vous trouverez la musique simple, émouvante, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est fondée sur l'harmonie. Celui qui fait la musique: ce n'est pas l'homme intelligent qui l'inscrit sur son carnet pour réjouir vos oreilles et satisfaire vos sens; c'est le pâtre qui s'ignore, c'est le vent qui murmure sous les feuilles, c'est la feuille qui bruit, c'est l'insecte qui bourdonne. L'homme recueille les harmonies et les assemble; il ne les crée pas; il est d'autant plus vrai, d'autant plus grand, qu'il oublie davantage ce qu'il a appris dans les écoles pour reproduire simplement ce qu'il voit, ce qu'il entend.

Le musicien véritable, ce n'est pas celui qui compose des ac-

cords, qui les étudie sur le piano et les enchaîne les uns aux autres ; celui-là est, si je puis dire, un compositeur de postiches, il vous fait entendre l'apparence musicale. L'harmoniste qui va saisir la musique sur le fait est, seul, véritablement musicien. Grattez l'art dans une composition, si vous n'y trouvez pas l'harmonie, vous n'avez que du clinquant, que de l'apparence, la vérité n'est pas là !

Savez-vous pourquoi la musique semble sans avenir aujourd'hui à ceux qui ne se contentent pas de placage ? — C'est qu'on étudie trop, et que l'on ne lit pas assez dans le grand livre de la nature ; c'est qu'on se renferme dans le silence de la méditation au lieu d'aller se plonger dans les harmonies infinies semées à profusion dans le livre éternel ; c'est que l'on ferme trop souvent la porte à la vérité.

ROSSINI.

Responsabilité des somnambules.

(Cercle de la rue de Lille. — Paris, 13 mai 1870.)

L'Esprit est-il responsable de tous les actes qu'il commet en état de somnambulisme ? — Je n'hésite pas à répondre : Oui, il y a responsabilité toujours ; mais le degré de cette responsabilité varie selon la part prise par le somnambule à l'acte accompli.

Ou c'est l'Esprit du somnambule lui-même qui agit, et alors la responsabilité est d'autant plus entière que les facultés de l'individu sont agrandies par le dégagement partiel de l'Esprit, ou c'est un Esprit étranger qui s'introduit comme un voleur dans la maison abandonnée ; mais l'Esprit étranger ne pourrait pénétrer dans une demeure parfaitement close ; on lui a laissé ouvertes une ou plusieurs issues, il en profite. Ne rendriez-vous pas responsable le domestique infidèle qui ouvrirait votre porte aux voleurs ou le négligent qui leur en laisserait l'accès libre ? Tel est le cas du somnambule qui laisse violer son domicile corporel ; ou il est d'accord avec l'étranger, et sa culpabilité est évidente, il est responsable comme complice ; ou il a laissé négligemment prise sur lui par ses faiblesses, et il est au moins coupable pour n'avoir pas été assez vigilant. Ainsi, culpabilité et responsabilité dans tous les cas ; mais culpabilité et responsabilité aggravées ou atténuées selon la part, plus ou moins active, prise par le propriétaire du corps aux actes commis à l'aide de ses organes.

Mais jusqu'où peut aller l'influence perverse des mauvais Esprits ?

— Peuvent-ils absolument contraindre un incarné à leur servir d'instrument? — Peuvent-ils briser cet instrument lorsqu'il ne les satisfait plus ou lorsqu'ils le trouvent indocile à leurs désirs? — Evidemment, leur pouvoir est borné : *premièrement*, ils ne peuvent agir qu'autant que les Esprits supérieurs le veulent bien permettre ; *deuxièmement*, qu'autant que leur victime lui donne prise sur elle. — S'il en était autrement, s'il suffisait aux Esprits mauvais de vouloir pour agir, le monde serait bientôt dépeuplé. La vie humaine, Dieu merci, a des garanties plus solides que le bon ou mauvais vouloir des Êtres qui peuplent l'espace, et s'il est vrai de dire qu'ils prennent part aux actions humaines, tantôt pour les combattre, tantôt pour les favoriser, il est plus vrai encore que les actes qu'ils provoquent ne peuvent avoir lieu sans le consentement de l'individu qu'ils obsèdent.

Un homme se suicide ! Qui connaît le Spiritisme ne doutera, certes pas, qu'il ait pu être influencé par quelques Esprits ; mais nul ne supposera qu'il s'est suicidé malgré lui ; il a pu écouter de mauvais conseils, s'appuyer sur une amitié perfide ; mais c'est parce qu'il l'a voulu qu'il a brisé volontairement sa vie. Nous serions loin de vous engager à nier l'intervention des Esprits dans les affaires humaines ; nous affirmons, au contraire, que cette intervention est de tous les instants ; mais ne vous laissez point trop aller à faire reposer sur les Esprits tous les méfaits, toutes les actions inexplicables ou inexplicées qui se commettent sur la terre. Les hommes ont assez du mal qui leur est propre sans encore les accabler du poids des méfaits des désincarnés. Avant de chercher la responsabilité des Esprits dans les actes qui s'accomplissent sous vos yeux, cherchez d'abord jusqu'à quel point va la responsabilité humaine, et vous reconnaîtrez bientôt que, le plus souvent, le vrai coupable c'est l'homme, et que l'Esprit dont on veut faire l'instigateur n'est presque toujours qu'un complice auquel on a fait les premières avances.

CLÉLIE DUPLANTIER.

L'unité religieuse.

(Cercle de la rue de Lille. — Paris, 3 juin 1870.)

L'unité religieuse sera la conséquence inévitable des évolutions incessantes de l'esprit humain. Toutes les religions spéciales sont travaillées jusque dans leurs fondements par un souffle régénérateur

qui, semant à profusion l'esprit d'émancipation, soulève partout sur son passage une armée généreuse et forte plus encore par la pensée que par le nombre ; car si elle compte aujourd'hui les individualités qui la composent, si l'ennemi, c'est-à-dire la routine, l'erreur, l'ignorance, la superstition, concentre encore autour de son drapeau l'immense majorité des hommes, elle n'en est pas moins forte et vivace, elle n'en sera pas moins victorieuse parce qu'elle a en mains l'avenir et ses promesses et la vérité pour donner à son édifice des fondations indestructibles. L'ennemi, au contraire, sommeille sur un édifice vermoulu dont la charpente craque sous le faix des ans, et dont les bases sapées par la raison des uns et les railleries des autres, ne présentent plus qu'un faible point d'appui. Et puis la désertion s'en mêle ; chaque jour l'armée du passé diminue de quelques champions et l'armée de l'avenir grossit d'autant. La division est dans le camp de la superstition ; on discute les questions de forme, et mille petites guerres intestines naissent, grandissent et font dans le gros des combattants de formidables trouées, et tout cela au profit de l'unitarisme religieux.

Partout le dogme s'efface ; partout se préparent les éléments d'une fusion universelle ; partout l'innovation prépare la religion de l'avenir ; et celle-là, tous les hommes l'accepteront parce qu'ils n'y verront que des croyances progressives et aucun de ces dogmes qui viennent, comme des éteignoirs, recouvrir de ténèbres l'Esprit humain et qui veulent mettre des bornes à l'essor de la pensée de l'Etre vers l'infini.

Le Spiritisme est la croyance de l'humanité future, parce qu'il est *essentiellement philosophique et qu'il se garde de la funeste influence du dogme*. Quelqu'un écrivait récemment : « que la meilleure législation serait celle qui supprimerait la loi pour laisser la morale comme guide unique des actions de l'homme. » Cette législation pour laquelle l'humanité n'est malheureusement pas mûre, appartient encore à l'avenir ; mais, à coup sûr, elle sera et gouvernera le monde, en commun avec la religion de l'avenir qui, elle aussi, sera universellement adoptée parce qu'elle n'aura pas besoin de dogmes pour imposer un frein à l'Esprit humain. L'enseignement fraternel, tolérant, progressif qu'elle promulguera, sera à la fois le principe législatif et le principe religieux, le meilleur et le plus acceptable parce que sa force sera dans son essence même, dans les vérités qui la constitueront, et non dans la pression humaine. CHANNING.

Les mécontents.

(Cercle de la rue de Lille. — Paris, 10 juin 1870.)

Il est difficile de contenter tout le monde et son père, dit un bon vieux proverbe, et on part de ce principe pour continuer ses travaux en prenant conseil de son bon sens, de ses aspirations et de l'opportunité du moment. On fait sagement; mais on pourrait ajouter, avec quelque raison, que le mécontentement chronique de l'humanité est encore un de ces agents indispensables à la bonne gestion des mondes et à l'ascension progressive et incessante des humanités sur la route de l'infini. Quelles sont partout les gens réfractaires au progrès, confits dans leur inertie et inutiles aux autres et à eux-mêmes? Ce sont les satisfaits. Grâce à la sagesse avec laquelle tout, dans la nature, fut doué de mouvement, le nombre en est petit, sinon la décadence intellectuelle et morale des mondes ferait bientôt choir l'humanité au fond des ténèbres du passé, d'où elle a eu tant de peine à se tirer.

Le mécontent : c'est l'ami, par excellence, de la lumière et de l'activité progressive; ce qui est ne le satisfait pas; il agit pour essayer de faire mieux; pour chercher une satisfaction égoïste et, par son intervention *involontaire*, il contribue pour un peu à tirer de l'immobilité le char embourbé du progrès. Qui donc chercherait à mieux faire si chacun se contentait du sien? Qui pousse donc l'homme à chercher encore, lorsqu'arrivé au but qu'il se proposait, il se préparait à contempler l'action chez les autres après avoir été actif lui-même? C'est la critique mécontente qui déflore son œuvre; c'est l'activité voisine qui s'en empare pour le perfectionnement; c'est son mécontentement et celui de la galerie qui lui remettent à la main l'instrument que la fatigue en avait fait choir et qui remplacent dans son esprit la satiété du parvenu par l'insatiabilité de celui qui veut parvenir. Heureusement pour l'humanité, il y aura encore des chèvres et des choux qui lutteront, l'un pour vivre, l'autre pour se rassasier, et qui, toujours pressés par le besoin, par la nécessité, par les critiques du public, puiseront dans le mécontentement universel de nouvelles forces pour concourir encore et sans cesse à enrichir l'humanité intellectuellement et moralement.

E. SUE.

Poésies.

DIEU !

Mot que sans y songer on prononce sans cesse
Dans le doute, la peur, la joie ou la détresse ;
Qu'on dit avec dédain, avec haine, avec foi ;
Qui soulève le rire ou fait trembler d'effroi !...
Dieu ! par tous invoqué : mot rempli de mystère !
Juge, maître jaloux, implacable... ou bon père.
Dieu d'amour, Dieu de paix, Dieu dont s'arme le bras
Pour guider sans pitié tes enfants aux combats ;
Qui dans l'éternité pratiques la vengeance
Et nous fais un devoir de pardonner l'offense,
Sans songer que depuis six mille ans, notre sort,
Est d'expier d'Adam l'irréparable tort !
Dieu juste, qui proscris l'enfant mort sans baptême
Et reçois le pécheur lavé par le Saint-Chrême ;
Par ta grâce efficace, absous qui tu choisis
Ou, nous la refusant, à jamais nous maudis ;
Verses, comme au hasard, santé, bonheur, richesses,
Et sembles ignorer d'où viennent ces largesses.....
Toi dont on parle tant, DIEU ! qu'es-tu ? notre esprit,
Dans son étroit orbite, hélas ! te circonscrit,
Te prête ses défauts, te moule à son image,
Prétend avoir des droits, à ton saint héritage,
Et, te voyant trop haut, pour monter jusqu'à toi,
A son niveau t'abaisse et réforme ta loi !

Oh ! non, Dieu ! tu n'es pas... non, tu ne peux pas être
Ce que l'homme orgueilleux t'ose faire paraître.
Recueille-toi mon âme et cherche à pressentir
Celui qu'en sa grandeur, rien ne peut contenir.

Principe universel, source vive infinie
Où tout, dans l'Univers, puise l'être et la vie,
Sans jamais l'affaiblir, sans jamais y rentrer ;
Que nul ne peut savoir, nul ne peut démontrer ;
Fluide vivifiant, pensée, esprit, lumière,
Créateur incréé ; toute cause première.....
Je suis trop loin de toi pour te bien définir,
Mais je te sens assez pour croire et te bénir !

Extrait de la brochure intitulée : *Esquisses contemporaines*, par
Madame E. C. de Bordeaux, auteur de *l'Education maternelle*.

LE VER DE TERRE ET LE MILAN.

(FABLE)

Amis, pour ma franchise ayez quelque indulgence.
Dans le creux d'un vieux chêne, à l'abri de l'hiver,
Un jour le Milan et le Ver,
En vrais amis, causaient de leur toute-puissance.
— Quant à moi, disait l'emplumé,
De mon rôle j'ai le courage.
De membres palpitants, mon trône est parsemé ;
Tout tremble autour de moi ; donc, je gouverne en sage.
De la pitié... vraiment ! Les lièvres, les lapins,
Les grives, les perdreaux naissent pour mes festins.
Tu peux voir mon aile et ma serre !
En plein soleil, je fais mes quatre volontés.
— Moi, répondit le Ver, je gouverne sous terre ;
Mais le sein de la terre a bien ses voluptés :
Dans les sentiers obscurs où le destin me pousse,
Comme vous, je suis roi ; sans crainte, sans secousse,
Loin des regards jaloux, je marche... et, par monceaux,
La tombe me fournit mes plus friands morceaux.
Que m'importe l'éclat dont le tyran s'honore !
Il dévore les siens, et moi... je le dévore.
— L'emplumé ne dit mot. — Potentats orgueilleux,
Répondez : « Quel était le plus puissant des deux ? »

L'ESPRIT FRAPPEUR DE CARCASSONNE.

Avis.

Nous prions ceux de nos abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans la réponse à leurs réclamations, de vouloir bien toujours s'adresser à l'Administration de la *Société anonyme spirite*, 7, rue de Lille, à Paris.

Pour le Comité d'administration,

Le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.